



ché, blasphémé dans la nuit ? Et beaucoup ont été plus longs à se reprendre que M. Gide. La citation qu'on vient de lire est du 14 juin (mais c'est évidemment une erreur et je pense qu'il faut lire 18 ou 19). Dix jours plus tard, il s'est ressaisi (sur ce point). Il écrit qu'il a entendu « avec stupeur » la nouvelle homélie de Pélain, « Comment parler de France « intacte » après la livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays ? demande-t-il. Comment n'approuver point Churchill ? Ne pas donner de tout cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle ? Ne suffit-il pas à la France d'être vaincue ? Faut-il en plus qu'elle se déshonore ?

Si l'on ne savait que M. André Gide n'a jamais eu la tête politique, on s'irriterait à le voir chercher de fausses analogies entre la France de 1918 et l'Allemagne de 1940, chacune, à l'entendre, par sa victoire égarée : « Il nous faudra payer toutes les absurdités de l'incantable traité de Versailles, les humiliations du vaincu d'alors, les vexations inutiles qui me soulevaient le cœur en 1919, mais contre lesquelles il était vain de protester : l'indigne abus de la victoire. C'est à présent leur tour d'abuser. Avons-nous assez manqué de psychologie dans ce temps où nous infatigait notre triomphe ! Comme si le plus sage n'eût pas été de tendre la main au vaincu... » Ah ! Si on avait écouté M. Gide... Ne croirait-on pas entendre un discours de M. Léon Blum en 192... ? Reste à savoir si M. Léon Blum, aujourd'hui, parlerait de même.

La pensée de M. Gide sur la collaboration est d'ailleurs incertaine et fluctuante. Le 6 mai 1941, la collaboration lui apparaît « acceptable » et même « souhaitable », mais peut-on être sûr de l'honnêteté du contractant ? Enfin, le 7 février 1942, il se range à l'opinion du bon sens (qui se trouve être celle de la prévision politique). « Aujourd'hui, écrit-il, j'en suis à ne savoir plus quelle solution du conflit actuel sera moins ruineuse pour la France, mais tiens la collaboration que l'Allemagne nous propose pour une duperie toute à son avantage et qu'elle saura tourner à son profit le temps venu. Il ne s'agit nullement pour elle de nous aider à faire valoir nos qualités et nos vertus, mais bien de les étouffer au contraire ; et le plus lamentable est bien de voir la France même y prêter la main, y aider... » Était-il besoin de vingt mois pour se convaincre d'une telle évidence ?

Encore un point où il n'est pas possible de suivre tout à fait M. Gide. Il montre une extrême sévérité pour l'attitude des Français devant la défaite. Quand il observe (10 juillet) que « la grande désolation du pays » n'est pas ressentie de beaucoup et que la masse éprouve davantage « la gêne des restrictions, l'inconfort de l'exil, la crainte de la disette », on est obligé de l'approuver, ayant fait les mêmes constatations. Mais aussitôt d'ajouter ceci, qui est pour le moins discutable : « Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient ; dont trois ou quatre avec le sourire. » Si cette proposition est vraie, comment expliquer la Résistance ? (Ils n'étaient que quelques-uns ? Peut-être, mais qui exprimaient le sentiment de tous...)

L'approuve pourtant M. Gide d'avoir reproduit sans y rien changer ces écrits, de n'avoir fait subir à son texte aucune mutilation, nous donnant ainsi la preuve de cette sincérité qui lui fera reconnaître. (p. 29) « Je ne suis plus dans la disposition d'un esprit mal ressuyé de la défaite. Au surplus, mes réflexions sur les défaillances et intermittences du sentiment patriotique ne me paraissent plus très justes. » Ce qui plaît tant en M. Gide, c'est cet état de flottement où son esprit demeure : « Ah ! Je voudrais qu'on me laissât tranquille, libre de penser à mon gré sans qu'il en coûtât rien à personne et d'exprimer sans contrainte ou crainte des censures le balancement de ma pensée. Elle se développerait en dialogue, comme au temps de mon *Enfant prodigue* et pousserait des branches à la fois dans des directions opposées. C'est seulement ainsi que je pourrais à peu près me satisfaire. » Emouvant langage, mais qui sera bientôt intolérable dans un temps où le libéralisme est devenu « la plus suspecte et la moins praticable des vertus ».

Je m'aperçois que je n'ai plus la place pour parler, comme il faudrait, de la partie du *Journal* qui a trait à la littérature, à des problèmes d'esthétique générale ou de grammaire d'une richesse extraordinaire. Oui, le grand artiste...